

PATRICIA – CHAPITRE 9 – LA MAISON

2018. Je suis certainement la construction la plus endurante de la terre, car je suis toujours là, avec mes moellons, mon tuffeau, mes tuiles rouges... Et même qu'il me reste quelques poutres ! Oui, au rez-de-chaussée, au-dessus du bar ! Pourtant, j'ai failli y passer, m'écrouler littéralement, et à plusieurs reprises encore ! Je me suis retrouvée quelques fois bien délabrée, ouverte à tous les vents et mes parois souvent ruisselant des hivers durant. Mais on aura beau dire, les humains ont ça de fantastique, c'est qu'ils ont toujours une idée, toute neuve, pleine d'espoir, pour tout recommencer, même quand tout va mal. Aujourd'hui, il n'y a plus que moi pour m'en souvenir, mais je peux dire que j'ai émergé du néant, montée de bric et de broc, à peine sortie de terre, et pas plus grande qu'une cahutte. Mais c'était il y a si longtemps, à peine des hommes ! Par la suite, j'ai évolué bien sûr, j'ai subi des agrandissements, des consolidations, des reconstructions en paillis de chaux, en terre, en pierre de taille, quelque fois même des parpaings m'ont fortifiée de droite ou de gauche, au fil des années et au gré de chacun de mes occupants. Pour devenir la grande bourgeoise de la rue, juste à la sortie de la gare, élégante à toute heure, enviée de mes voisines d'un plus simple appareil. Et puis, il y a eu les grands écrivains, enfin je parle des hommes qui écrivent grand ! Oui, les hommes font ça aussi, ils inscrivent des dates et des mots en très gros caractères au frontispice de leurs demeures ; les mots, ils disaient cela : « qui donne aux pauvres, prête à Dieu »¹ ; j'ai fait de mon mieux pour les suivre à la lettre car leur précepte m'a tarabustée depuis que le sieur Arthur Yohann Thibault Dufrenoy Delatour, noble bienfaiteur du diocèse, l'a fait graver dans ma pierre... Et je peux me targuer d'avoir réussi, car j'ai servi de gîte à plus d'un péquin ! Pour la date, 1830², je dois avouer que ça ne me parle pas. Nous, les bâtiments, nous ne comptons pas les années, nous remplissons simplement nos propres âmes de celles de nos habitants, de leur vies ; ainsi, leurs coutumes, leurs chants, leurs danses gorgent nos lambris et peuplent notre mémoire. Mais moi, entre quatre murs, j'avoue que je suis surtout sensible à leurs voix, pour peu qu'elles aient la mélodie du charisme. Alors celles-là, je ne les oublierai jamais ! C'est comme la petite, la Jeanne, elle n'est pas restée très longtemps sous mon toit, mais quand elle est revenue, des années plus tard, je l'ai tout de suite reconnue, bien que son timbre se soit éraillé avec le temps. Et oui, la vie ne lui a pas fait de cadeaux, on dirait, mais aujourd'hui, elle semble ragaille. Je le sais, parce qu'il faut être à l'aise pour passer mon seuil à présent. C'est dommage, mais c'est comme ça, le gueux ne me fréquente pas, bien que je reste très populaire !

Aujourd'hui, après des années de décrépitude, j'appartiens à Simon Raire et Christian Lythe, deux jeunes hommes qui m'ont complètement bouleversée, dans tous les sens du terme !

Au début, quand je les ai vus arriver, ces cocos, j'ai eu un peu peur... Surtout quand j'ai vu les plans grand format qu'ils ont étalés à ma muraille... C'est vrai que de la belle habitation que j'avais été, il ne restait pas grand-chose ; mais là, c'était la bérézina : ces zozos voulaient me réduire à un pauvre appartement moderne, à l'étage, à peine cent mètres carrés, moi qui avais connu les chambranles en chêne, les moulures chantournées, les rosaces dorées, blottie au fil des tentures d'Aubusson... Les fastes de la grande vie, quoi ! Alors, pour manifester mon désœuvrement et mon inquiétude, j'ai tenté, avec mes modestes moyens, d'attirer leur attention, les effrayer et qu'ils fuient, ces misérables ! C'est ainsi qu'à chacun de leurs passages, mes portes ont claqué, mes lambourdes grincé, j'ai soufflé des courants d'air et sifflé dans les huis... N'importe qui, normalement constitué, aurait déguerpi, criant au fantôme... Mais pas eux, non ! Tout juste ont-ils remarqué ces phénomènes anormaux ! Et c'est tant mieux, en fin de compte, parce que maintenant qu'ils ont mené leur projet à bien, c'est sûr, je ne suis plus du tout la même... Mais je revis ; mon nouveau bâti architectural est contemporain et ancien à la fois ; mes boiseries ont rentré leurs échardes façon béton ciré ; des guirlandes de spots illuminent mes galandages ; une rampe art-déco aérienne forge son fer autour de mes escaliers anciens, et je me suis parée d'un jardin d'hiver qui agrandit ma base et m'ouvre sur la rue au travers d'une grande vitrine qui m'inonde de soleil au printemps. Mais pour en arriver là, j'ai beaucoup souffert ; six mois de travaux ont été nécessaires, pendant lesquels ils m'ont écorchée à coups de massues et de marteaux-piqueurs, ils ont mis à nu mon ossature et ma charpente, me laissant

¹ et ² « Poème pour les pauvres » Victor Hugo, 1830

éventrée et bien décharnée ; jusqu'au temps béni de ma reconstruction ; maintenant, à mes pieds, un beau parquet de chêne clair revêt le sol de mon unique et immense pièce du rez-de-chaussée baignée de lumière ; elle donne directement sur le trottoir et ouvre automatiquement ses portes vitrées dès que quelqu'un s'approche ; s'il se décide à entrer, il aperçoit alors mon bar chromé à droite avec les poutres au-dessus, percolateur, tasses à café, verres en tous genres, colorés et de toutes les formes ; il y a aussi plein de bouteilles et carafes ; mais attention, il ne sera pas servi d'alcool sur mon zinc ! En face du comptoir, au fond de la salle, mon sol s'élève d'une cinquantaine de centimètres, et trois marches suffisent pour monter sur mon estrade circulaire, quand même assez grande. Vous avez compris ma métamorphose, n'est-ce pas ? Devant, une vingtaine de petites tables carrées recouvertes d'une toile de lin grège et sa broderie Hardanger, avec deux ou quatre chaises de bois, c'est selon ; tout autour, des étagères remplies de livres garnissent mes murs, dont une à rotation verticale ; ça ressemble à un immense jukebox, mais ce n'en est pas un, bien que son mouvement de haut en bas génère une petite musique combinée de cliquetis et borborygmes ; derrière, d'un côté les toilettes messieurs/dames, et de l'autre la petite cuisine, juste ce qu'il faut pour réchauffer un croque, une pâtisserie. Et collée au fond de la scène, la coulisse des artistes.

J'aurais pu devenir l'ancre des bobos, des néo-ruraux et des intellos. Une annexe du Café de Flore, ou du Procope en quelque sorte. Mais Simon et Christian sont deux amis campagnards, et ils connaissent bien la difficulté d'accéder à la culture quand on habite dans les villages de plus en plus déserts ; alors, ils aspirent à s'ouvrir à tous, de tous âges et tous horizons, pour que chacun puise dans la culture de l'autre facilement.

Nantie de tout cela, je me nomme « Lythe et Raire's Café », et je parade sous mon enseigne lumineuse, emballée dans ma devanture, pendant de mon intérieur : cosy, chaleureux et dans l'air du temps.

Vendredi soir

Ah ! J'allais oublier ! Sur le pavé, à côté de l'entrée et adossé à ma façade, mes propriétaires ont installé un coffre rayé jaune et bleu avec une grande bouche peinturlurée en rouge où on peut glisser un message ; une espèce de grosse boîte à lettres ; au-dessus, on peut lire : « tu écris, je crie³ : messages personnels, coups de gueule, mots d'amour, poèmes, petites annonces, avis de recherche... » Et c'est signé Pierrot l'Espingo.

D'ailleurs, il est là, il vient d'arriver, Pierrot, il est seize heures, on est vendredi, c'est le jour de la criée au Lythe's, alors il doit se préparer. C'est un gros travail. Je l'entends faire ses vocalises, il chauffe sa voix ôôôôôôôôôô ! ôôôôôôôôôô ! Les cordes vocales de cet homme doivent sûrement ressembler à celles d'une harpe, tant leur sonorité est claire et mélodieuse. Il a dû être chanteur, ténor même pour roucouler si bien. Sa demi heure d'échauffement est terminée, il recommencera peut-être tout à l'heure ; pour l'instant, Simon lui a apporté le contenu de la boîte à cris, ça fait un bon paquet de blablas à lire ce soir. Et comme un rituel hebdomadaire, Pierrot déplie soigneusement les petits papiers et je le vois qui sourit par moment, qui réfléchit, qui pense sûrement à l'audace de tous ces gens... Ça lui rappelle des souvenirs peut-être, comme celui du jour où il est arrivé ici. Moi, je me souviens très bien qu'il lui en fallu de l'aplomb pour se présenter comme ça ; je ne crois pas que c'était si facile après les déboires qu'il a connus dans sa vie. Enfin, je dis ça, sans savoir vraiment ce qui lui est arrivé, mais je ressens bien ce genre de choses, en général, chez les gens qui s'investissent un peu chez moi. Toujours est-il qu'il est entré comme ça, tout de go, a demandé à parler aux propriétaires, et je l'ai entendu se vanter d'être LA personne qu'ils cherchaient pour animer leurs soirées ! Sur son téléphone portable, Pierrot leur a montré une vidéo de ce qu'il savait faire, et Christian et Simon ont tout de suite été enchantés. C'est comme ça qu'ils avaient trouvé leur crieur.

En attendant, ça va être une belle criée ce soir, je crois.

Comme tous les vendredis, la salle se remplit, elle est même souvent trop petite, alors on déplie les chaises supplémentaires. Les commandes sont servies, il est vingt heures. Christian offre tous les soirs une assiette de biscuits à chaque table, qu'il sert avec le café. Sinon, il faut s'acquitter d'un euro pour un verre ou un grignotis. Les prix sont étudiés évidemment pour attirer le maximum de monde. L'assemblée est souvent disparate ce jour là, car fin de semaine oblige, toutes les générations ont envie

³ Promesse du crieur public d'Auvers sur Oise, tous les dimanches à 12h sur la place de la mairie

d'un petit moment de retrouvailles, et c'est l'endroit idéal. Depuis mon ouverture, je ne désemplis pas. Mais ce soir, ça va être chaud, je crois, car au fond de la salle, les clients ont réuni leurs tables et ils ont ramené des bouteilles de bière et de vodka qu'ils ont déjà bien entamées, on dirait...

Les couples, les familles, les amis, les tout seuls attendent les informations du crieur avec appétit ; et lorsque la voix mélodieuse de Pierrot résonne, tandis qu'il fait de grands gestes pour accompagner ses mots « Joyeuses noces de mousseline mon Chattounet, bon anniversaire ! », dans la salle, pleine à craquer, les spectateurs se regardent les uns et les autres pour savoir qui fête une si heureuse date ; sauf un couple, dans la ligne de mire, qui se resserre, main dans la main ; le crieur n'en a que faire, car sa bouche articule déjà un autre message avec ses bras et ses jambes qui applaudissent « Merci pour les tamtams toute la nuit au 58 ! » ; toujours la même interrogation des auditeurs, mais là, personne en réponse. Pierrot monte sur une chaise, il fait de grands signes, il se prend pour le sémaphore et scande « Ohé ! Moussaillon, rendez-vous au bateau ivre à l'heure que tu sais » ou, roulement de tambour « avis à la population : Taratata, Taratati ! », puis après quelques coassements « Ma rainette, je t'attends pour déjeuner dimanche midi... ». Les gens qui l'écoutent sourient, bavardent, boivent et mangent. Certains se lèvent, vont saluer leurs voisins, et j'aperçois un des gars du fond – il a l'air un peu éméché – se diriger vers mes sanitaires. Ça, c'est le versant désagréable de ma nouvelle tournure ; car enfin, lorsque j'étais simple habitation, ce lieu d'aisances était beaucoup moins fréquenté, et tous y prêtaient grande attention, j'étais souvent très soignée à cet endroit. Tandis que maintenant, ça laisse à désirer quelques fois... Tiens, le voilà dans le couloir, il ne marche pas droit, nom d'un chien ! Mais va-t-il arrêter de se cogner contre ma cloison ? Il m'égratigne le lé à chaque fois ! Ah, ça y est, il entre au p'tit coin... et un coup de tête dans le sèche-mains qui m'arrache tout mon plâtre... Je vais te l'envoyer dans ses cinq mètres, parce que ça suffit à la fin : vérification alentours, personne, juste lui et moi... Alors je prends une grande inspiration, mon mâchefer se bombe et boom, un gros coup de colère, je le bouscule ! Mais au grand dam de mon p'tit cœur, car Aïe Aïe Aïe, qu'est ce qui m'a pris ? Le soiffard, déséquilibré, rebondit en face, bascule en avant et dans un haut-le-cœur peu ragoûtant, déverse toute sa bile dans ma cuvette qui se remplit des vomissures de cet indélicat ! Beurk ! Au secours Christian, Simon, s'il vous plaît mes chéris ! C'est le moment de m'aérer avant que je ne m'effondre !?

Heureusement, les vendredis finissent bien en général, mais il arrive quand même de temps en temps que mes propriétaires fassent appel aux gendarmes pour rétablir un peu d'ordre. C'est ce qui arriva ce soir là. Simon fit sortir le saoulard à grand bruit du cabinet détérioré, ce qui irrita ses amis ébriés et déclencha la bagarre ; heureusement, ils furent vite séparés, sans gros dégâts, par les hommes-képis. Encore une soirée atypique, je ne m'ennuie jamais !

Samedi soir

Le samedi, c'est différent. Là, ce sont les littéraires purs et durs, des calmes, des contemplatifs, qui se donnent rendez-vous. Car c'est la soirée speed-poète. Le principe est simple, celui qui le souhaite lève la main et à son tour, monte sur la scène et lit le poème qu'il a choisi. D'un auteur connu ou pas, ou même de sa propre composition. La seule limite est le temps imposé, cinq minutes maximum ; comme ça, il y a de la place pour tout le monde !

Et c'est là que je l'ai revue, la Jeanne. Quand j'ai ouvert mes portes automatiques sur sa frêle silhouette, j'ai tout de suite capté les ondes de sa voix d'enfant dans son « bonsoir » enroué de femme vulnérable. J'ai vu sa chevelure d'un feu éteint onduler sur ses épaules, les sillons creusés de son visage et son dos légèrement voûté ; Jeanne avait vieilli, peut-être trop vite, et arborait quarante huit années au compteur dont quelques unes dans la rue. Puis, j'ai entrevu la blessure de sa vie lorsque, pour la première fois, sur ma scène, elle ânonna ces quelques vers, comme une lamentation : « *des heures de mon passé, je n'en ai souvenance, tout m'est perdu, tout m'est errance. Des heurts de mon passé, des bleus marquent mon cœur, tout m'est perdu, tout indifférence⁴* ». Moi, pauvre tas de pierres, je n'y suis pour rien et je n'y connais pas grand chose non plus, mais j'ai bien senti, s'insinuant dans ma moindre faille, un rayonnement bienveillant et chaleureux envahir mes parois. Peut-être un ange ? Ou le Dieu de l'Amour ? Qu'en sais-je ?

⁴ Extrait de OSER, Anne de la Jaunière, « Des heures... » 2006

Parce que c'est peu de temps après que ça s'est produit, alors que Jeanne revenait pour la troisième fois un samedi soir. Oh ! Oui, que c'était beau ! Que j'aime ces grands moments qui font ma petite Histoire et qui réchauffent mon bois ! Pierre, dit Pierrot L'Espingo, était devenu crieur au Lythe's depuis peu de temps. Pourquoi revenaient-ils par ici, tous les deux ? Mystères de l'existence ? Peut-être poussés par je ne sais quelle fantaisie ? Mais le hasard n'existe pas, n'est-ce pas ? En tous cas, ça leur a fait un choc quand ils se sont revus... La Jeanne, figée, à mon seuil. Pierre, bouche bée à trois mètres ; il fixait l'amulette qu'elle portait autour du cou ; un ovale de bois avec un petit chat gravé en relief ; je me souviens qu'elle était passée la récupérer, quelques temps auparavant, mais j'étais si mal en point à ce moment et elle avait filé si vite... Après le bijou, Pierre avait levé les yeux vers Jeanne :

- Tu l'as gardé... Je me souviens du jour où je te l'ai donné, j'avais passé tout l'après midi à le sculpter pour toi.

- Oui... Je te cherche depuis si longtemps.

Ils s'approchèrent tout doucement l'un de l'autre, comme s'ils craignaient d'être la proie d'un mirage pouvant fuir au moindre mouvement. Lorsqu'ils furent si près que leurs mains s'effleuraient, ils s'immobilisèrent quelques instants, le souffle court mais profond, s'enivrant à l'effluve de leur flamme. Un petit attroupement s'était formé, dont Simon et Christian, tandis que les ondes de leur étreinte vibraient à l'écho de leur amour-toujours.

Ils sont restés enlacés un instant, puis Jeanne est allée s'asseoir au centre du podium, et a lu son poème. Heureusement, sa tristesse était devenue lointaine, reléguée à l'état de réminiscence, surtout lorsqu'elle a poursuivi avec ces quelques vers : « *Il a suffi de si peu, de si peu pour me rendre heureuse, un rire d'enfant, cette feuille toute jolie, une présence, ta présence, une joie imprévue, ta venue et ton rire si fort* »⁵. J'ai vu tout l'amour jaillir de ses yeux au néant. Les spectateurs ont tous compris que ces vers s'adressaient à un homme dans la salle ; alors ils l'ont cherché, dans la pénombre adéquate jusqu'à l'entendre lui répondre par ce sonnet « *Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle, Assise auprès du feu, devisant et filant, Regrettant mon amour et votre fier dédain, Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain. Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie* »⁶.

Désormais, tous les samedis soir, je sers d'écrin à leur amour, et comme pour arrêter le temps qu'ils ont déjà beaucoup perdu au ban de leur union, ils répètent inlassablement la mise en scène de leurs poèmes, elle sur l'estrade, lui dans la salle, avec à chaque fois les applaudissements de la salle.

Avec le calme du samedi, Christian et Simon ne terminent pas trop tard, et c'est souvent vers minuit qu'ils baissent mon rideau de fer. Pour pouvoir s'emmitoufler à nouveau dans leur cocon, se rejoindre bien au chaud tout en rond, ils ont institué un protocole qu'ils n'oublient jamais : l'heure du baiser, réanimation de leur couple, bouche à bouche, un moment où toutes les tensions de leur journée s'effarouchent. Adossés à mon store, en baillant ils étirent leurs corps, et dans ce sentiment de bien-être, je les entends qui s'inquiètent l'un pour l'autre, ou qui se congratulent de leur réussite « qu'est-ce qu'on est bien ici, on travaille sans effort », satisfaits des mots gentils qu'ils ont reçus, de l'approbation de leurs amis, et encore plus reconnaissants « merci (belle-)maman de ton aide financière et de ton amour malgré tout ».

C'est aussi là que j'entrevois la chance qui m'est donnée de leur appartenir ; leurs soins constants pour me garder saine et harmonieuse me prouvent leur amour tous les jours et me laissent espérer devenir, peut-être, dans quelques années, une institution dans mon village, sous la protection de ce couple pas ordinaire.

Dimanche après-midi

Après une courte nuit, tendre moment de répit, les tenanciers amoureux doivent s'atteler à la préparation de l'après midi dominical de lecture. C'est le contrat très apprécié des familles, qui viennent boire le thé et écouter leur histoire, narrée par Louise, la lectrice. Elle ne vit plus ici mais à Paris où elle travaille ; elle vient seulement tous les weekends, dans la maison de son défunt père. Elle revoit comme ça sa grand-cousine Clémence et prête sa voix au service des nouvelles qu'elle raconte.

⁵ Extrait de OSER, Anne de la Jaunière, « Il suffit... » 2006

⁶ Extrait de « Quand vous serez bien vieille » (Sonnet pour Hélène 1578) Pierre de Ronsard.

Depuis qu'ils se sont retrouvés sous mon toit, Jeanne et Pierre ne me quittent plus. C'est ainsi que, sous l'influence de Pierre, ils passent presque tous leurs week-ends, vendredi, samedi et dimanche au Lythe's. C'est ce qui a permis à Jeanne de rétablir des liens familiaux si importants.

De mon côté, je ne l'ai pas reconnue tout de suite, la lectrice, mais maintenant, je sais qui elle est. Je l'ai compris quand, en introduction de sa narration, elle a lancé son avis de recherche. C'était beau aussi ! Pierre, lui, l'avait déjà entendu, son message, et lui avait proposé de le « crier » un vendredi, mais Louise avait préféré le faire elle-même. Ainsi, elle l'a répété plusieurs semaines, toujours le même : « Je cherche Jeanne, ce n'est pas ma mère, mais c'est elle qui m'a élevée jusqu'à mes dix huit ans, ensuite on a continué à se voir un petit peu, puis elle a disparu. Je ne l'ai jamais revue, mais je crois que si elle voulait revenir, c'est ici, dans cette maison qu'elle s'arrêterait, car elle y est née, en 1970 » ; jusqu'au jour où Jeanne a pu l'entendre, grâce à Pierre, qui avait tant insisté pour qu'elle vienne ce dimanche. Là, en présence de Clémence, ce fut Tchernobyl dans leurs têtes, dans leurs yeux, dans leurs rires, tellement elles ont électrisé toute la salle par leurs retrouvailles incroyables. Des pleurs, des rires, des embrassades, et re pleurs, et re rires, des « Ça fait si longtemps que je te cherche », et « Qu'est-ce que tu es belle » ou « Qu'est ce que tu as fait tout ce temps ? », « ça te fait quel âge maintenant ? » et « trente ans ? Comme le temps passe ! ». Jeanne a été émerveillée de tout ce bonheur mais aussi étonnée d'apprendre que sa cousine avait épousé un homme du coin et vivait dans le village depuis fort longtemps. Qui aurait pensé que Clémence, qu'elle croyait si parisienne, viendrait s'installer, comme ça, à la campagne ? Ils avaient tous deviné que leurs destins devaient se croiser pour l'éternité sous mon toit, alors que moi, je l'ai simplement découvert au moment où ils se jouaient. Ils ne pourront jamais assez remercier la vie pour cela. C'est un sentiment étrange pour moi, pauvre hère de pierre, mais je me plais à penser que dans leur histoire, après avoir été la grande bourgeoise enviée de la rue, je suis devenue LE café littéraire branché de mon canton, en même temps que le phare des matelots perdus de Jeanne !

Avec toutes ces émotions, le public est toujours au rendez-vous le dimanche après-midi pour écouter la suite de son feuilleton débuté la semaine d'avant ou la précédente et raconté par Louise, à la voix si claire. La semaine dernière, ça commençait ainsi : « *J'ai rêvé l'autre nuit que je retournais à Manderley. J'étais debout près de la grille devant la grande allée, mais l'entrée m'était interdite, la grille fermée par une chaîne et un cadenas. J'appelais le gardien et personne ne répondait ; en regardant à travers les barreaux rouillés, je vis que la loge était vide.* »⁷ Tous ont beaucoup rêvé et voyagé ainsi, immobiles, à l'écoute de tous ces mots ; moi, j'ai quelque fois frissonné entre les lignes ; car des histoires, il s'en conte par dizaine, ici, à l'âtre des deux amis. Ce sont les cafetiers eux-mêmes, ou bien Louise, ou aussi Pierrot qui les choisissent parmi la collection de nouvelles ou courts romans réunis dans le juke box qui n'en est pas un. Simon appuie sur le bouton et l'étagère rotative se met en mouvement, déclenchant sa petite musique de boulons, de chaînes et de maillons, chuintement clapotant jusqu'au clac du séant, juste à la hauteur des mains s'arrêtant. La machine livre alors ses bouquins à la préférence des décideurs ; mais vous savez, il arrive, de temps en temps, qu'un tome soit sélectionné plusieurs fois ! C'est simplement parce que l'histoire est belle, ou que le suspens est haletant. Comme celui-ci, dont je me souviens très bien : « *Maître corbeau sur les cimes hautes perchées, s'envole dans le blanc des nuages. Il plane dans les airs, l'air de rien. Le bruissement de ses ailes s'étouffe dans les nuages. Il frotte son bec au coton blanc à en faire grincer les dents. Le ciel bleu du Vexin offre au soleil sa superbe clarté.* »⁸ A force de lectures, par la voix, les récits s'enregistrent dans mon silex et scellent mes briques d'un ciment d'humanité.

En attendant, chez moi, il n'y a pas que les vendredis, samedis et dimanches ! Du lundi au jeudi, il y a kawa à gogo, ananas au sirop ou tarte au poireau, et sur mes tablettes des livres très chouettes, des thrillers qui font peur, ou des romances en partance. C'est gratuit pour les livres, vous prenez, vous lisez, vous ramenez, vous buvez un café si vous voulez. En général, ça rend les gens heureux, c'est déjà pas mal !

⁷ Extrait de « Rebecca », Daphné du Maurier, 1939

⁸ Extrait de « Dix ans déjà », Christophe Carreras, 2013